

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 49

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Rochat, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les nouveaux abonnés pour l'année
1898 recevront gratuitement le journal du-
rant le mois de décembre.

Encore le bon vieux temps.

Prenez un pot de tisane d'orge, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laitron, de senecio ou de bourrache; n'employez que des herbes bien fraîches et jeunes, pilez-les dans un mortier, exprimez le jus par un linge, laissez reposer et administrez...

Prenez quatre onces de mie de pain, une poignée de fleur de sureau, autant de fleur de camomille et de mille-peruis, cuisez-les en cataplasmes et procédez comme il convient.

Parmi nombre d'autres, tout aussi simples, nous glanons ces deux remèdes dans l'*Avis au peuple sur sa santé*, où le célèbre docteur Tissot les recommandait, le premier pour les fluxions de poitrine, le second pour les meurtrissures.

C'était au temps où de nombreuses plantes, que chacun pouvait toujours avoir sous la main, et qui sont trop négligées aujourd'hui, remplaçaient avantageusement, dans bien des cas, la pharmacie, dont la médecine moderne abuse peut-être souvent.

L'*Avis au peuple*, qui a paru il y a environ cent quarante ans, nous indique le prix de quelques remèdes à employer, et que nous citons à titre de curiosité : Le nitre coûtait alors dix *baches* la livre; la crème de tartre, trois *cruches* l'once; l'esprit de soufre, trois *baches* l'once; le *bon Kina* valait 43 *baches* la livre; la limaille demi-bache l'once; les yeux d'écrevisse, six *cruches*, ainsi que le sirop de chicorée.

Quel contraste entre ces prix et les prix exagérés des remèdes à la mode qui sont offerts dans les journaux pour la guérison de toutes les maladies possibles.

Le progrès ne veut plus de cheveux gris, plus de mâchoires ébréchées, plus de figures ridées, plus de gens vieillies, et il offre à tous la fraîcheur, la beauté, la jeunesse sans fin, ce qui n'empêche pas la vieillesse d'arriver tout doucement, la beauté et la fraîcheur de s'en aller d'un pas tranquille, les rides de creuser leurs sillons, et cela malgré les pommades, les essences et les poudres.

Il en est de même pour bien d'autres choses; on fait des changements et des embellissements, on instruit et éclaire les gens, si bien que sous peu, sans doute, plus rien n'échappera à leur science.

Qu'arrivera-t-il alors ?

Après avoir réfléchi à tout on finit par penser avec regret au temps où les malades, avec la plus entière confiance, transpiraient sous des montagnes de couvertures, se laissaient saigner et avalaient des breuvages bienfaisants à deux ou trois *cruches* le pot.

Ces hommes-là étaient simples comme les plantes des champs, dont leurs remèdes étaient composés, ce qui ne les empêchait pas de di-

riger à la perfection leurs affaires. Ils n'avaient pas tant de grandes idées dans la tête, mais celles qu'ils avaient étaient justes et sensées. On ne les entendait point proclamer leurs opinions à grands cris et à grands gestes dans les cafés, jusqu'à une heure avancée de la nuit; mais à dix heures, lorsque le guet sonnait la retraite, tout homme qui se respectait un peu rentrait chez lui.

Bref, le progrès marche et marchera encore jusqu'au jour où il s'arrêtera ne sachant plus que combiner. Il sera alors tout confus de reconnaître que s'il est parvenu à faire des merveilles, il n'a pas réussi à mettre un peu de bonheur dans les cœurs.

Et les hommes, rassasiés de plaisir et de gloire, se rappelleront peut-être la morale du grillon de la fable qui philosophait sous une plante d'esparcette en pleurs, et ils diront, mécontents de tout savoir : « Ah ! l'heureux temps que celui où les pères de famille ne désertaient point leur poste, où les vieux avaient le courage de perdre leur beauté, leurs dents et leur fraîcheur et où, au lieu d'essences et de tisanes étrangères vendues à des prix exagérés, ils se guérissaient avec la bourrache, les feuilles de laitron et la camomille de leurs prés.

M^{me} DESBOIS.

Un de nos amis nous transmet cette vieille poésie genevoise, qui ne brille, il est vrai, ni par la souplesse et l'élégance du vers, ni par la richesse de la rime, mais dont le caractère comique et original ne peut manquer d'amuser nos lecteurs.

La leçon retenue.

Un hobereau des bords de la Dordogne, Autant vaudrait vous dire de Gascogne, Dans son castel, non loin de Périgueux, Vivait encore plus glorieux que gueux, Avec son chien, sa chatte et sa servante, Laquelle était une grande innocente, De dix-neuf ans, plus douce qu'un mouton, Mais pour le moins, aussi bête, dit-on. De cent repas qu'en faisant sa tournée, Chez les voisins, cousins, oncles, neveux, Mons Brontignac attrapait dans l'année, Il s'acquittait de coutume avec deux, En combinant leur distance de sorte, Que le deuxième était, presque en entier, Recomposé des restes du premier, Ce qui rendait la dépense moins forte. Un jour — c'était, je crois, un jeudi gras, — Vers le milieu de ce fameux repas, Un maladroit, à qui la main échappe, Répand le plat de civet sur la nappe, La nappe unique; aussi peut-on juger Qu'il n'était pas aisé de la changer. Ce néanmoins payant d'effronterie, Le chevalier à sa servante crie : Une nappe à l'instant, Rose. — Eh ! mais, Dit celle-ci du ton le plus niais, Vous savez bien que vous n'en avez qu'une. — D'où viens-tu ? tombes-tu de la lune ? Avec ton air imbécile et demi ? Pour mon honneur il ferait beau te croire : Je n'en ai qu'une ici; mais dans l'armoire N'en ai-je pas là-haut ? « Eh ! notre ami,

Vous en auriez mille et mille en réserve, Qu'aucun de nous ne serait assez sot ! Pour consentir à croquer le marmot, En attendant qu'on desserve et resserve ; Laissez-nous donc finir *in statu quo*. » L'hôte joyeux d'entendre de l'écho, Cède et promet que la nappe gâtée, Puisqu'on le veut, ne sera point ôtée. Joyeusement le dîner se poursuit ; On ne quitta le patron qu'à minuit. Quand il fut seul avec sa chambrière, S'il la tança de la belle manière Vous le pensez : « Pécore ! étroit cerveau ! Eh ! quoi, toujours me faire affront nouveau ! Vint-on jamais dire, comme une buse, Que l'on n'a pas ce qu'on devrait avoir ; On réfléchit, on invente une excuse, Avec adresse on la fait recevoir ; Mauvais effet cesse pour bonne cause : Ainsi tantôt, quand je t'ai crié : « Rose, Une autre nappe ; » A l'instant il fallait Me riposter : « Vous savez bien qu'elle est A la lessive, ou trouver autre chose. » — « J'ai bien mal dit, j'ai tort, monsieur, c'est vrai, Je m'en repens, et je profiterai De la leçon ; mieux que ma patenôtre, Je vous promets que je la retiendrai. » Deux jours après, l'un des repas suit l'autre. Comme on était au dessert, un cousin Prend la parole et dit : « Je me hasarde, Au nom de tous, à réclamer le vin De Jurançon qui nous parut divin L'hiver passé ; franchement il nous tarde D'en boire encore. » Las ! il avait pris fin ; Mons Brontignac de l'avouer n'a garde. — « Vous en voulez ? Eh ! bien, je vous l'en garde. Je le crois même un tantinet plus fin Que le dernier. Rose ! Rose !... Elle arrive. « Va nous chercher le vin de Jurançon ! » — Monsieur, répond Rose, sur le qui-vive, Et répétant mot à mot sa leçon : Vous savez bien qu'il est à la lessive. »

PONS DE VERDUN.

Collombier sur Morges, le 21 nov. 1897.

Monsieur le Rédacteur,

Le cinquantenaire de la Campagne du Sonderbund m'a remis en mémoire certains épisodes de cette épopée, qui m'ont été racontés par mon père et qui pourraient figurer dans votre *Conteur*.

Voici les faits :

Mon père faisait partie de la compagnie des carabiniers dite de Morges. Déjà avant la déclaration de guerre, la dite compagnie fut pendant plusieurs jours cantonnée à Corsier sur Vevey. La manœuvre n'était pas pénible : quelques gardes montantes le long du lac ou sur les monts pour protéger Vevey contre nos belliqueux voisins. Les gens de la contrée étaient très heureux d'avoir des soldats pour les garder, et ils leur témoignaient leur reconnaissance en les invitant fréquemment, surtout le soir, à boire un verre à la cave.

Quand les troupes envahirent le canton de Fribourg, le colonel commandant, qui était genevois, voulut que les troupes de son canton eussent l'honneur de poser les premiers le pied sur le sol ennemi. On envoya donc des Genevois en éclaireurs et la troupe s'avança

en bon ordre sur la route. Tout à coup, les éclaireurs se replient rapidement et, tout émotionnés, ils crient qu'ils ont découvert une fougasse : « Une fougasse ! une fougasse ! la route est minée, nous allons tous sauter !... » On fit alors avancer un détachement de soldats du génie, et l'on découvrit que la fougasse contenait un tas de pommes de terre qu'un pauvre paysan fribourgeois avait caché dans la forêt pour les mettre à l'abri des pillards. — Nos éclaireurs piquèrent alors en triomphe une pomme de terre au bout de leurs bayonnettes et l'on continua de marcher.

Une fois arrivés en pays ennemi, nos soldats logèrent chez les habitants. Mon père fut, avec un cousin, de son village, cantonné pour quelque temps à Marly, à ce que je crois, dans une ferme isolée où il n'y avait qu'une femme d'un certain âge et une bande d'enfants. Le mari était au landsturm fribourgeois. Nos hommes y étaient traités très froidement, cela se comprend. Il y avait déjà quelques jours qu'ils étaient là, lorsqu'un soir, en revenant de la manœuvre, ils trouvèrent la maison sens dessus dessous, les enfants pleuraient, la mère avait l'air toute angoissée... Informations prises, nos soldats apprirent que la plus belle vache de la maison (il n'y en avait que deux), allait faire le veau, ce veau était mal tourné, et la bête allait périr faute de secours. Tout de suite, nos carabins s'offrent pour s'aider ; ils enlèvent leur équipement, enfilent les salopettes et sarreaux d'écurie du patron absent, et, une heure après, la vache était délivrée et le veau se portait bien. Ce fut alors une explosion de reconnaissance, et tant que nos soldats restèrent dans cet endroit, ils furent traités en amis.

Le soir de la prise de Fribourg, mon père fut appelé à monter la garde dans la ville. Partout on avait posé des sentinelles doubles, cela était très sérieux ; de tous côtés partaient des coups de feu, des cris, des vociférations, les balles sifflaient, les cloches sonnaient... quoi, il n'y faisait pas beau ! Mon père avait ce soir-là pour camarade un nommé C. de C..., soldat très frondeur, qui, en temps de paix, voulait tout massacrer. Ce soir-là, tout ému, il dit à mon père : *Mon pourr'ami, no sein fotus !*

Mon père, qui n'était pas très rassuré non plus, devait consoler son camarade et faire son service quand même... Tout à coup, un civil les interpelle et leur dit : « Je suis un radical, voici ma maison, nous sommes armés, si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi. Et voilà nos hommes tout rassurés.

Voilà comme cela se passait alors, et s'il y a eu des excès commis, il fait bon se souvenir que c'était l'exception.

Agréé, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Un de vos abonnés,
JULES ROCHAT, cafetier.

Dévant lo dzudzo dè pé. (INÉDIT)

Cosse est on affèrè coumeint quiet, seïn lo volliâi et seïn lài peinsâ, on pào fèrè passâ on bravo hommo et mémameint on dzudzo dè pé po on larro.

On gaillâ aqchenâvè on pandoure que l'avâi vu roudâ déveron son prâ on dzo què sa fenna lài avâi met chêtsi sa buia, dè lài avâi robâ on motchâo dè catsetta, et trainè lo chenapan tzi lo dzudzo po lo fèrè mettrè à cliou.

Lo dzudzo fa sailli lo motchâo dè la fata dào pandoure que ne volliâvè pas que sâi de dè l'avâi robâ et que sacremeintâvè que n'étâi pas veré et que l'étâi bin à li, kâ n'avâi min dè marqua.

— L'âi-vo vu robâ, se fe lo dzudzo à cé que portâvè plieinte et âi vo dà prâovès que lo motchâo est bin à vo ?

— Ne l'é pas vu robâ, repond lo gaillâ, mâ la prâova que lào motchâo est bin à mè, c'est que vouâiquie lo min, qu'est tot parâi. Vouâiti-vâi, monsu lo dzudzo !

Et lo gaillâ soo son motchâo qu'étâi bin tot coumeint l'autro.

— Ceïn n'est pas onna réson et ceïn ne vâo rein derè, fâ lo dzudzo, ka crayo bin que y'eïn é assebin ion dè la mèma sorta dein mon pantet dè veste.

— Oh ceïn se pào bin, repond lo lulu, seïn peinsâ pè lieïn, ka noutra fenna mein avâi atsetâ tràï, et m'eïn manqué dou.

C.-C. DÈNÈRÉAZ

La dernière farce de Vagnol.

(Suite et fin).

On devine ce que fut le reste de la nuit pour Maigrinet. Il se lamentait d'une voix à fendre l'âme d'un cannibale. Toutes les cinq minutes, il appelait sa servante :

— Pélagie !

— Monsieur !

— Quelle heure est-il ?

— Je viens de vous le dire : minuit et demi.

— Comme la nuit est longue !... Comme la nuit est longue !... Quelle triste infirmité, ma pauvre Pélagie !... Quand je pense que je me vantais, hier soir, de ma bonne vue, que j'étais fier de ne pas me servir de lunettes à mon âge. Je suis cruellement puni de mon orgueil.

Vers sept heures du matin, Pélagie, avant même d'avoir pris « sa goutte de café », courut chercher le médecin, vieillard à barbe blanche, « très entendu », et qui soignait d'ordinaire son maître. En deux mots, elle le mit au courant de l'accident arrivé la veille à celui-ci.

— Comment ! s'écria le docteur, en s'arrêtant brusquement et en regardant la vieille fille par-dessus ses lunettes, pour bien s'assurer qu'elle parlait sérieusement, M. Maigrinet a perdu la vue tout à coup, en plein café ? C'est incroyable !

Dès son entrée dans la chambre, « l'aveugle », affaîssé dans un fauteuil, revêtu de sa longue houpelande grise qui lui servait aussi, paraît-il, dans l'intérieur, se mit à geindre plus douloureusement.

Le médecin, qui n'en revenait toujours pas de l'étrangeté du cas, se fit raconter de nouveau l'accident.

— Je me suis endormi près du poêle ; quand je me suis réveillé, je n'y voyais plus, mais plus rien. Si on ne m'avait pas ramené, j'aurais été incapable de retrouver mon chemin.

Pélagie prit son maître par la main et le fit asséoir près de la fenêtre. Elle lui enleva ensuite son bandeau.

Maigrinet cligna une ou deux fois les paupières, puis il poussa un cri, un cri de joie presque aussi retentissant que le cri de désespoir de la veille.

— Docteur, la vue m'est rendue, je vous vois très bien... Je vois même le petit bouton que vous avez sur le nez.

Mais, soudain, pâlisant :

— Je comprends tout : c'est une farce de Vagnol.

Et, avec des gestes furieux qui présageaient une terrible vengeance, il narra dans tous ses détails, cette fois, la scène du café.

— Tout le monde était donc complice de ce gre-din, ajouta-t-il, puisque personne n'a eu pitié de moi et ne m'a averti du piège odieux qu'il me tendait. C'est une abomination, docteur, une véritable abomination !... Je ne remettrai plus les pieds dans cet estaminet... Croyez-vous que cet animal de Vagnol a poussé l'audace jusqu'à me mettre lui-même au lit !

— C'était son devoir, repartit le médecin, qui ne pouvait modérer son hilarité.

— Avant le coucher du soleil, je lui aurai brûlé la cervelle. Il me faut sa peau !... D'ailleurs, il est prévenu depuis longtemps... Mille excuses, docteur, de vous avoir inutilement dérangé.

Quand le médecin se fut retiré, Maigrinet s'écria :

— Pélagie, je t'apporterai la tête de Vagnol : tu l'accorderas à ta guise.

— Ne faites pas ça, monsieur ; si vous apportez ici une tête de chrétien, je vous quitte tout de suite.

— Ce n'est pas une tête de chrétien, ma fille, c'est une tête de monstre.

Aux tiraillements de son estomac, Pélagie s'aperçut qu'elle avait oublié de prendre « sa goutte de café ». Elle regagna sa cuisine, laissant son maître s'emporter tout à son aise et rugir de fureur contre Vagnol.

— Si je tenais le misérable dans mes mains, je le pilerais comme 'chair à pâté, mais il ne perd rien pour attendre !

Vers onze heures, après avoir bu un verre d'absinthe pour se donner du courage — car il en faut pour aller tuer un homme à domicile ! — Maigrinet mit son pistolet, soigneusement chargé, dans sa poche, prit sa canne et sortit.

Il se dirigea à grands pas vers la demeure de Vagnol, laissant échapper à chaque instant des gestes d'impatience.

L'ancien avoué, qui occupait le rez-de-chaussée d'une petite maison située dans un des vieux quartiers de la ville, se disposait à se mettre à table sans le moindre souci des conséquences que pouvait avoir eues sa récente fumisterie. Il était très gai ; il souriait encore au souvenir des protestations d'amitié de Maigrinet qui, pour lui prouver sa reconnaissance, n'avait trouvé rien de mieux que de lui baisser la main.

Quelle ne fut donc pas sa stupeur quand celui-ci — tel le spectre de Banco — apparut sur le seuil de la salle à manger. Il essaya cependant de faire bonne contenance.

— Quelle aimable surprise !... Si je m'attendais au plaisir de votre visite !... Remettez-vous, je vous en prie. Ma femme de ménage est allée faire une commission ; je vais chercher un couvert, vous allez déjeuner avec moi.

— Monsieur, je ne viens pas pour déjeuner, mais pour vous tuer.

— Pour me tuer !

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— C'est une plaisanterie.

— Vous savez que je ne plaisante pas, moi.

— On ne tue pas un homme comme cela.

— Pardon, on tue les chiens enragés, et vous êtes plus dangereux qu'un chien enragé... Votre conduite d'hier soir aurait pu avoir pour moi les plus fatales conséquences ; j'aurais pu mourir de saisissement, monsieur ; vous ne trouvez donc pas excessif que je vous supprime avec ce petit instrument.

Et, très calme, Maigrinet ouvrit sa redingote et sortit son pistolet.

Vagnol, vivement, s'était réfugié derrière la table, une chaise devant la poitrine, pour se garantir des projectiles.

Il bégayait :

— Rappelez-vous, monsieur Mai... gri... grinet, vous... vous m'avez dit, la première fois l'oreille ; prenez l'oreille... reille, mais laissez-moi le reste.

— J'ai réfléchi : je prends tout à la fois, c'est plus pratique. De cette façon, vous ne recommencerez pas.

— Vous allez vous attirez mille désagréments, peut-être même une condamnation à mort. Je vous vois d'ici, marchant à la guillotine.

— Vous n'aurez pas cette satisfaction. Au surplus, ma conscience ne me reprochera rien. Vous ne pouvez pas en dire autant en ce moment.

— Hélas !

— Ne cherchez pas à vous dérober au fond de ce placard : ma vengeance saura vous y atteindre.

Vagnol repoussa la porte, qu'il avait entre-bâillée. Il n'osait pas appeler au secours, dans la peur d'avancer son trépas. Ses yeux s'élargissaient d'épouvante ; la sueur perlait à son front ; ses mains tremblaient. Il connaissait assez Maigrinet pour savoir qu'il n'avait aucune pitié à attendre de lui. Néanmoins, revenant à sa première idée, il parvint à articuler ces mots :

— Mon cher Maigrinet, nous allons déjeuner ensemble, et nous nous expliquerons entre la poire et le fromage... Si vous y tenez, je vous ferai des excuses en public.

— Vous me proposeriez de faire trois fois le tour de la ville, en chemise, pieds nus et la corde au cou, avec un cierge de six livres dans la main, qu'à cette satisfaction je préférerais encore celle que je vais m'offrir moi-même.

— Ne me refusez pas au moins cette grâce. J'ai toujours négligé de préparer mon testament : donnez-moi le temps de régler mes affaires... Allez me chercher un notaire.